

L'écologie contre l'environnement

« L'écologie en questions »

dirigée par Dominique Bourg

La pensée écologique est l'un des derniers-nés de ces grands courants qui, comme le conservatisme, le socialisme, le libéralisme ou le féminisme, modifient en profondeur notre appréhension du monde. Loin de se limiter à l'examen des relations de l'homme à la nature et au vivant, elle renouvelle les questions de l'avenir de nos sociétés en se fondant sur les différents aspects de la finitude humaine.

Victor Petit

L'écologie contre l'environnement

Pour une politique
des milieux

Préface d'Augustin Berque



Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN : 978-2-13-088294-7

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, septembre

© Presses universitaires de France, 2026
5, allée de la deuxième D. B., 75015 Paris

PRÉFACE

De Victor Petit et de 小生 (comme, bien à l'est d'Aden, on disait naguère pour se désigner soi-même entre lettrés), les chemins respectifs se sont une première fois croisés lors d'un colloque sur la mésologie, domaine d'étude portant sur les milieux. Le milieu justement s'y prêtait : c'était en Normandie, au château de Cerisy, vers la fin de l'été 2017. Le château, en effet, se situe au milieu d'un grand parc, ou quasi. Quelques années plus tard, à l'occasion d'un autre colloque à Cerisy – lequel, cette fois, portait sur « le renouveau du sauvage » – 小生 revint sur ce mystérieux « ou quasi » :

Le renouveau du sauvage
N'est pas qu'affaire de mage :
On en touche le rivage
Et en goûte l'ambrosie
Dans le parc de Cerisy
Qui est sauvage, ou quasi.

Or Victor Petit écrit au début du présent livre, ou quasi, qu'on peut le commencer par le milieu. Voilà qui devrait nous être facile, du moins si l'on en croit le titre qu'il a donné à un autre livre : *La Terre, notre milieu*, paru aux Presses universitaires de France en 2025 dans la collection « Classiques de l'écologie ». Le fait est que toutes et tous, pour le moment sans exception, nous sommes terrestres. « Terrestres », cela veut dire que nous habitons la Terre,

L'écologie contre l'environnement

laquelle non seulement nous porte (pour ce qui est de la Terre de Galilée, qui tourne : *si muove*) mais aussi nous comporte (pour ce qui est de la Terre de Husserl, qui ne tourne pas : *bewegt sich nicht*).

Alors là, ça devient difficile : comment la même planète Sol III peut-elle, *à la fois*, tourner et ne pas tourner ?

小生 étant géographe, il n'a pas la réponse, car celle-ci relève plutôt de la logique et de la métaphysique. Il y faudrait un philosophe, et pas n'importe lequel : un philosophe qui sache naviguer entre ces deux Terres, celle de Husserl et celle de Galilée. Au milieu des deux, en somme. Où le trouver ?

Ne cherchez pas : ce philosophe, il est ici même. C'est Victor Petit, qui, avec ardeur, travaille depuis belle lurette sur cette question. Il n'a pas son pareil pour démêler l'écheveau des notions qui, entre le milieu et l'environnement, fourmillent dans leur intervalle, et prétendent se l'arroger. Cette simple préface, quant à elle, ne saurait comprimer tout ce vocabulaire sans tomber dans l'obscurité. Elle préfère emprunter à Goethe (alors sur le point de quitter notre milieu) ces deux mots : *Mehr Licht !*

« Plus de lumière », OK, mais où ? Dans les pages qui suivent.

Augustin BERQUE

INTRODUCTION

Le départ de ce livre tient en six lettres : « milieu ». Il suffit d'admettre, pour commencer, que ce mot est un concept. Or, un concept, cela aide à concevoir. Ce qui suit repose sur une idée simple : pour concevoir écologiquement, le concept de milieu est préférable à celui d'environnement, qui l'a malencontreusement remplacé. Dans l'usage vernaculaire actuel, les deux termes tendent à se confondre ; ils ne participent pourtant pas de la même histoire ni de la même philosophie.

Contrairement à d'autres termes voisins qui semblent vouloir tout dire ou du moins dire le tout (tels les mots « nature », « monde », ou « environnement »), « milieu » se conjugue essentiellement au pluriel. Quand le mot se conjugue au singulier, c'est seulement pour signifier sa relativité à telle ou telle singularité vivante (le milieu de x ou de y) et, par conséquent, son essentielle pluralité. Il y a plus de cent ans, Jakob von Uexküll, un éthologiste germano-balte, nous aidait à comprendre cette pluralité : le *milieu* d'une mouche n'est pas celui d'un chien, qui n'est pas celui d'un humain, même si tous trois partagent un même *lieu*. En fait, l'idée même de lieu disparaît, car, du point de vue de von Uexküll, *il n'existe pas un milieu de tous les milieux*. Le « milieu » *en soi* n'existe pas, il est relatif à l'être dont il est le milieu. Insistons-y : *le* milieu n'existe pas, c'est un très mauvais substantif, car il fait partie de son sens de ne pas nommer une chose ni même un ensemble de choses, ou de

L'écologie contre l'environnement

ne pas nommer un être ou des êtres, mais plutôt une *relation* faite *condition*. Le milieu *est*, ou plutôt les milieux *sont* les relations qui vous conditionnent. Ce concept dit notre essentielle insuffisance : l'individu est un mythe, il n'y a rien dedans qui ne soit déjà dehors.

Pour résumer l'ironie grammaticale de ce mot, écoutons la phrase suivante : « Au commencement, les poissons étaient *au milieu* de l'eau ; à la fin, l'eau devint *le milieu* des poissons ! » Une telle phrase interroge. Qu'est-ce que le milieu ? Est-il l'être au centre (le poisson) ou est-il l'être qui l'environne (l'eau) ? La réponse pourrait paraître décevante aux esprits pressés : *ni l'un ni l'autre, mais les deux à la fois !* Dire cela n'est pas botter en touche, mais affirmer que si un terme signifie *à la fois* le centre et l'environnement, c'est qu'il n'est *ni* le centre *ni* l'environnement. Répétons-le, car voici notre définition minimale : le terme français « milieu », qui signifie à la fois le centre *et* l'environnement, ne signifie donc *ni* le centre (le poisson) *ni* l'environnement (l'eau). Que dit-il alors, si ce n'est leur *relation* ? Essayons donc de penser à la frontière du poisson et de l'eau ! Dans cette perspective, on admettra que *penser par le milieu, c'est penser la relation comme préalable aux termes*.

Comment un simple terme peut-il aider la pensée écologique ? Si ce mot « milieu » dit tout, c'est qu'il ne dit rien, et s'il est partout, c'est qu'il n'est nulle part. Et pourtant, nous aurions tort de ne pas prêter attention à ce mot commun qui accompagne l'histoire des sciences, et qui nomme désormais à la fois nos *conditions* naturelles et nos *médiations* techniques. Dans son usage actuel, le « milieu » semble indiquer le mariage de la question écologique (milieu naturel) et de la question technologique (médium technique). Plus fondamentalement, si le concept de milieu, et son ancêtre hellénique (*meson*), est un guide pour la pensée écologique, c'est parce qu'il indique une méthode. Ce concept dit à la fois nos « conditions d'existence » *et* la manière d'en prendre soin : par le mi-lieu (*meson*), loin de toute *hubris*. Ce livre ne prétend pas enseigner la *voie du milieu* (elle est plurielle), mais il prend le mot au sérieux, et il tente de vous le proposer comme concept. Et cela car il nous suggère que *l'écologie du milieu n'est ni centriste, ni environnementaliste*.

Introduction

L'écologie du milieu (ou écologie mésologique) n'est pas une doctrine, c'est une méthode. Et la première des règles est de ne pas aborder la « crise écologique » de l'extérieur. S'il n'y a pas de crise intérieure, c'est que seul l'environnement est en crise (l'*Earth System Science* suffit). Il ne s'agit pas de confondre la crise écologique avec nos états d'âme, mais de comprendre que c'est bien notre milieu qui est en crise, et donc nous-mêmes.

Dualité du « milieu »

Meson (μέσον), puis *medium*, puis *milieu*, puis *environnement*. Tel est le trajet historique du mot français « milieu ». Comme l'affirment Gilles Deleuze et Félix Guattari, aucun concept n'est simple, en ce sens qu'il est au moins double¹. Le concept de milieu a ainsi deux sens génériques pour les francophones : d'une part, le *mi-lieu* (le centre, le médium ou l'intermédiaire) ; d'autre part, le *milieu* (l'ambiance, les circonstances, l'environnement). Cette dualité sémantique participe à forger le concept.

Le terme français « milieu » est d'abord une locution avant d'être un substantif, et celui-ci hérite de l'ambiguïté de l'expression « au milieu de », qui, dès le ^{xix}^e siècle, signifiait à la fois *au sein de* et *entre deux*². Le substantif apparaîtra cinq siècles plus tard. Entre-temps, le « milieu » devient l'équivalent français du latin savant médiéval *medium*, par lequel les commentateurs d'Aristote, et notamment Thomas d'Aquin, traduisaient le grec *to meson*, « ce qui est au milieu », ou *to di'on*, « ce à travers quoi », c'est-à-dire l'élément que traverse un corps. Le milieu, défini d'abord comme l'« élément physique dans lequel un corps est placé³ » (Descartes, 1639), est devenu par extension l'« ensemble des conditions extérieures dans lesquelles vit et se développe un individu⁴ » (Balzac, 1842).

Entre l'*ambient medium* d'Isaac Newton et le *milieu ambiant* de Geoffroy Saint-Hilaire, nous sommes passés de la physique à la biologie. La dualité de l'*organisme* et du *milieu* fut constitutive de la biologie, comme la dualité du *mobile* et du *milieu* le fut pour la

physique. Le ^{xix}e siècle fut le siècle de gloire du « milieu », et les occurrences publiées du terme atteignent d'ailleurs leur apogée en 1850⁵. Le succès quantitatif déclina lentement ensuite, mais le sens du concept se précisera, notamment lorsque la philosophie française s'en emparera à nouveau au milieu du ^{xx}e siècle – Merleau-Ponty, Canguilhem et Simondon joueront là un rôle essentiel. Ce n'est que depuis les années 1970 que le terme « environnement », partout et nulle part à la fois, est venu, en France, occulter le terme « milieu ». Pourtant, ce concept persiste et semble même faire l'objet d'un regain d'intérêt, car la philosophie aime sa polysémie constitutive ou son triple sens de *milieu*, *mi-lieu*, *milieux*, pour reprendre le titre d'un ouvrage récent, soit : « Le *milieu* conçu comme rapport entre un individu et son environnement, le *mi-lieu* analysé comme moyen et comme medium et, finalement, les *milieux* décrits comme ambiances, formes de vie et atmosphères⁶. »

Dans son usage, le terme « milieu » a pu signifier la périphérie ou la marge, et plus précisément la *pègre* – ce qu'on appelait il y a peu encore « le Milieu »⁷. Cette marge, dans le cas de la ville de Paris, fut appelée « Zone », cet entre-deux qui ne participe ni du centre bourgeois ni de la banlieue ouvrière⁸. Le concept de milieu n'est pas sans résonance avec celui de zone : qu'il s'agisse des TAZ d'Hakim Bey (*temporary autonomous zones*) ou des ZAD aujourd'hui (zones à défendre), ladite « zone » est bien une *sécession par le milieu*, ce mi-lieu accueillant tout ce qui ne rentre pas dans les cases binaires, ce milieu autonome se constituant contre l'environnement hétéronormé. Aujourd'hui, ce mot réfère essentiellement à notre « zone critique » où se joue toute l'habitabilité de notre Terre, la symphonie des milieux de vie⁹. Cette marge ou cette zone illustre la signification de notre concept, qui n'est ni un centre ni sa périphérie ; elle donne son sens historique, celui d'un décalage et d'un retournement. Dans un premier temps, le temps du décalage et de la modernité : le *centre* (au milieu) s'est métamorphosé en sa *périphérie* (le milieu environnant). Dans un second temps, le temps du retournement et de la « crise écologique » de cette modernité : ce milieu subsumé par l'environnement cherche

Introduction

désormais à s'en défaire. D'environnant qu'il était, il cherche en quelque sorte à redevenir central, mais une centralité sans centre, car le milieu désigne désormais une perspective de *décentrement radical* !

Entre ou *entourage* ? Historiquement, le « milieu » signifiait ce qui est *entre* des corps, avant de signifier ce qui est *autour* des corps. Le *mi-lieu* entre des corps devint ce dans quoi les corps baignent, ce qui les embrasse ou les enveloppe. *Antre de l'entre*, ce terme aurait pu être qualifié d'« indécidable » par le philosophe Jacques Derrida. Et effectivement, ce mot n'est pas sans écho avec ses propres fascinations, son obsession à dire ce qui a *lieu dans l'entre*, à transcrire cet *antre-deux*¹⁰. Le *mi-lieu* n'est pas un lieu parmi les lieux, il est mouvement. Il est du moins le mouvement de notre pensée qui, sans cesse, déplace et déjoue les dualismes qu'elle tisse.

On peut distinguer trois sens du mot « milieu » (*milieu*, *mi-lieu*, *milieux*) et plus encore (le Milieu, cette zone sans lieu fixe et pourtant autonome), mais il nous semble plus pertinent de nous limiter à sa dualité constitutive, à ses deux sens qui se déclinent chacun au pluriel, *mi-lieu* et *milieu* : centre et environnement, intermédiaire et ambiance, entre et entourage, médium et condition d'existence, etc.

La pensée écologique

L'écologie est à la fois devant nous (car ladite transition écologique, quoique dans toutes les bouches, n'a pas encore eu lieu) et derrière nous (car l'écologie commence à vieillir, et son bégaiement s'épuise). En France, le ministère de la Protection de la nature et de l'Environnement (1971) est devenu celui de l'Écologie et du Développement durable (2002), puis celui de la Transition écologique et solidaire (2017)¹¹. Derrière ces changements de noms, il y a la continuité d'une politique sans ambition. Et pourtant, ces changements de noms auraient dû constituer un changement de programme, car entre l'« environnement » et l'« écologie », il y a bien une rupture.

L'écologie contre l'environnement

La pensée écologique est ambitieuse, globale ou plutôt intégrale. Son mot d'ordre est de « faire tenir ensemble ». Traduit en langage universitaire, celui de l'interdisciplinarité, le nouveau paradigme écologique semble avoir pour vocation de faire tenir ensemble rien de moins que la totalité des savoirs : les sciences de la *matière*, les sciences de la *vie* et les sciences de l'*esprit*. Traduit en langage médiatique et *mainstream*, l'enjeu serait de faire tenir ensemble l'*environnement*, le *social* et l'*économie* – les fameux mais fâcheux trois cercles du développement durable, que l'économiste interdisciplinaire René Passet condamnait déjà l'année de ma naissance, en 1979¹². Pourtant, ces trois cercles s'enseignent encore, en entreprise comme à l'université, car la bêtise néolibérale fonctionne désormais partout. Bref, si tout le monde s'accorde sur le fait que l'écologie relie ce qui était jusqu'alors séparé, personne ne s'entend vraiment sur la manière dont l'écologie relie et engage.

Nous ne voulons pas, ici, proposer un livre de plus sur l'écologie, mais un livre en moins, ou plutôt un livre qui soustrait l'écologie à sa propre mort : l'environnementalisme. Pour introduire notre propos, posons d'emblée trois affirmations volontairement provocantes au regard de la pensée environnementale dominante :

- l'écologie n'a rien à voir avec la nature, qui reproduit le dualisme avec la culture. *L'écologie concerne la technique* ;
- l'écologie n'a rien à voir avec l'environnement, qui accompagne en réalité une science et une technique hors-sol. C'est le cœur de ce livre : *l'écologie concerne les milieux* ;
- l'écologie n'a rien à voir avec une nouvelle spiritualité, ni, donc, avec notre supposée nouvelle divinité (Gaïa). L'écologie consiste à ouvrir la boîte noire de la marchandise pour y découvrir des flux de matière, d'énergie et de travail. Son slogan pourrait être : « Matérialistes, encore un effort ! »

Alors, qu'est-ce qui concerne l'écologie ? Réponse : *la politique du milieu technique commun*.

Introduction

Les deux écologies

Il y a, de fait, deux pensées écologiques, irréconciliables, quoique secrètement complémentaires. Comme le suggérait pertinemment Jaime Semprun, il y a finalement deux manières d'être écologiste : se soucier de la Terre qu'on laisse à nos enfants ou se soucier des enfants qu'on laisse à notre Terre¹³. Nous adoptons plutôt la seconde perspective, mais nous la reformulons librement. La première, dominante, peut être nommée *environnementaliste*, car elle accompagne la prise de conscience planétaire de la crise environnementale (*Save the Planet !*). La seconde peut être nommée *écologique* ou *écosophique* et prendra le concept de milieu pour boussole.

La distinction entre environnement et milieu ne nous est pas propre. Le géographe, polyglotte et philosophe Augustin Berque en a fait le cœur de sa *mésologie*¹⁴. Quoique nous souscrivions à celle-ci, nous préférons tout de même parler d'écologie du milieu ou d'écologie mésologique ou d'écologie tout court, pour ne pas laisser ce mot à nos adversaires. Qui sont nos adversaires ? Précisément les environnementalistes qui se font passer pour des écologistes. Nous distinguons donc les *environnementalistes* des *écologistes*, qui renoncent à sauver l'environnement pour prendre soin des milieux dans leur biotechnodiversité. La crise écologique, pour parler comme Berque, résulte d'une *forclusion du milieu* ou des milieux éco-techno-symboliques, de l'oubli de notre moitié ou de notre corps médial. Comme nous le verrons, elle s'immisce partout où *l'aménagement de l'environnement connu déconsidère le ménagement du milieu vécu*.

La distinction entre environnementalisme et écologisme est plus récente que celle entre environnement et milieu, puisqu'elle est constitutive de l'écologie politique naissante des années 1970. Aujourd'hui, on peut nommer *environnementalistes* toutes les personnes qui confondent la transition écologique avec la transition énergétique (la nécessité de se passer des énergies fossiles et donc de décarboner l'énergie). La plupart des personnes sont environnementalistes, rares sont les écologistes. Mais encore plus nombreuses

L'écologie contre l'environnement

sont les personnes qui ne sont pas mêmes environnementalistes, si bien qu'on est tenté de dire que les efforts des environnementalistes sont nécessaires en attendant l'écologie. En réalité, on peut bien dire de l'environnementalisme qu'il est nécessaire, pourvu qu'on ajoute aussitôt : mais toujours insuffisant.

La division de l'écologie n'est pas nouvelle. En juin 1972, à Paris, à l'initiative d'André Gorz, un colloque intitulé « Écologie et révolution¹⁵ » répondait au fameux rapport Meadows (*The Limits to Growth*), publié la même année. La crainte – rétrospectivement justifiée – était alors la récupération des limites écologiques par le capitalisme (en l'occurrence, l'industrie automobile qui finançait ledit rapport). Deux ans plus tard, en 1974, dans un texte intitulé « Leur écologie et la nôtre », André Gorz s'offusquait du cercle vicieux du capitalisme vert : le fait que la dépollution stimule la croissance qui entraîne la pollution¹⁶. Gorz n'a besoin que de deux auteurs dans ce texte : Karl Marx, qui lui permet d'identifier les contradictions du capitalisme ; Ivan Illich, qui lui permet de rompre avec « l'idéologie de la croissance ». Le texte se conclut sur une utopie, ou plutôt un programme, celui de l'avènement de micro-fabriques autogestionnaires, décentralisées et hors marché global. Il y aurait ainsi deux écologies : l'une essentiellement critique à l'égard du capitalisme, telle la voie prise aujourd'hui par l'écologie des communs, et l'autre qui simulerait l'écologie pour réaliser, de fait, un *capitalisme environnemental global*.

Il y a du vrai dans cette opposition. Mais il y a également du faux, du moins si on oublie le sens de la philosophie du mi-lieu, c'est-à-dire si on se satisfait d'une dualité entre la bonne et la mauvaise écologie. André Gorz semble dire : il y a deux écologies, la leur et la nôtre, la fausse et la vraie ; entre les deux, *point de milieu* ! Certes, nous nous reconnaissons dans le « nôtre », mais *toute pensée du « eux » (les environnementalistes de droite) et du « nous » (les écologistes de gauche) est suspecte*. La pensée écologique est complexe et le dualisme de l'environnement et du milieu qui l'éclaire n'est pas une guerre, mais une dialectique sans synthèse qu'il convient précisément de *penser par le mi-lieu*. La pensée du

Introduction

milieu n'est pas un centrisme, elle est radicale, précisément parce qu'elle ne peut pas être exclusive des extrêmes. Entre eux (les environnementalistes) et nous (les écologistes), *il y a toujours un milieu*. L'opposition entre l'ami écologiste et l'ennemi environnementaliste existe bien, mais il s'agit souvent de la même personne. Pour ma part, je lutte contre l'environnement en moi, cet environnement que je consomme sans l'habiter vraiment. Je lutte contre l'environnementalisme qui me réduit à réduire mon bilan carbone dans un monde qui encourage son expansion, et je cherche, comme vous peut-être, à reprendre la main sur notre milieu commun.

André Gorz est loin d'être le seul à nommer la division de l'écologie. La même année, en 1974, Serge Moscovici opposait déjà une écologie « réactive », centrée sur la réaction à la dégradation environnementale, et une écologie « active », tournée vers des projets de transformation sociale émancipatrice¹⁷. Depuis, cette division n'a eu de cesse de se reformuler : il est d'usage, par exemple, d'opposer l'écologie *top-down* et l'écologie *bottom-up*, l'écologie globale et l'écologie locale, l'écologie *high-tech* et l'écologie *low-tech*, ou l'écologie industrielle et l'écologie politique, et on pourrait ajouter l'écologie artiste et l'écologie sociale¹⁸. L'écologie a bien *deux âmes*, car il n'y a pas continuité mais discontinuité entre l'écologie politique et le « développement durable »¹⁹. Cependant, il ne faudrait pas laisser croire que les deux âmes de l'écologie se succèdent, l'une récupérant l'autre à son profit, car à nos yeux, *les deux âmes de l'écologie bégaient*. La pensée écologique est un long bégaiement. Depuis les années 1970, pour l'essentiel, la pensée écologique ne fait que rejouer son opposition fondatrice entre milieu et environnement. De manière certes un peu trop schématique, on pourrait dire que l'écologie du milieu est orientée vers le sujet, et suppose donc de questionner ses besoins, là où l'écologie de l'environnement est orientée vers l'objet, et permet donc de surinvestir les solutions technologiques.

Parmi tous les acteurs internationaux qui ont participé à l'émergence de l'environnement global (qui réunit le Nord et le Sud), il est intéressant de relire Ignacy Sachs pour prendre la mesure du

bégaïement de la pensée écologique-environnementale. Ignacy Sachs, qui fut le théoricien de l'« écodéveloppement » dès 1973 (ce qui deviendra, en 1987, le « développement durable » ou *sustainable development*), disait déjà très clairement, mieux que les environmentalistes actuels, que pour lutter à la fois contre la pauvreté et pour les générations futures, il fallait se fixer des objectifs politiques plutôt que techniques²⁰. L'appel d'Heidelberg (1992) dit à lui seul le ravage de l'écologie politique débuté à partir des années 1980²¹. Cette tribune, qui s'inquiétait de la critique écologique du progrès technico-scientifique, a constitué un cas d'école où chacun, les signataires de l'appel et les écologistes qui y ont répondu, reprochait à l'autre son déficit de rationalité. Nous avons choisi notre camp : ce n'est pas contre le pouvoir de la raison que s'offusque l'écologie, mais contre sa réduction au calcul. Ce n'est pas contre l'expertise en tant que telle qu'elle se mobilise, mais contre son asservissement au marché hors-sol. La pensée écologique, pour peu qu'on la lise, n'est pas une critique de la science mais de son idéologie ; elle n'est pas une critique de la technique, mais de sa religion. Nous hésitons à nommer ces savants signataires de l'appel d'Heidelberg « boomers », « scientifiques », ou « non terrestres ». Une chose est certaine : ce sont les ennemis de l'écologie, et, plus de trente ans après, ce sont encore eux – les gentils environmentalistes – qui dominent.

En 2016, dans le nouveau contexte de géopolitique du carbone, les fameux accords de Paris sont entrés en vigueur pour tenter d'endiguer le réchauffement climatique²² – qu'il conviendrait d'appeler dérèglement. La question « croyez-vous à l'efficacité de ces accords ? » relève de l'écologie politique et non des sciences de l'environnement. La réponse « personne n'y croit » est exacte, mais son symptôme dit autre chose que la « crise environnementale ». S'il est vrai que les écologistes réclament plus de science, il est vrai aussi que les plus lucides d'entre eux savent que *la science environnementale ne suffit en rien à résoudre la crise environnementale*, et qu'elle pourrait même y participer ! La santé de la planète s'aggrave à mesure que nous l'auscultons. La pensée

Introduction

écologique a besoin du GIEC, pourtant – *nous le savons tous sans y croire* – cette merveille de sciences et de travail n'a eu strictement aucun effet positif en matière d'*effets environnementaux* : c'est dur à entendre, mais nous avons produit plus de CO₂ depuis la naissance du GIEC (1988) que depuis l'aube de l'humanité ! Plus il y a de scientifiques en *sustainability*, plus les rapports précisent le danger, plus les résumés à l'intention des décideurs s'alarment, plus les colloques sur la soutenabilité se multiplient, plus les jeunes sont éduqués aux enjeux environnementaux, plus la crise climatique s'éprouve ou se raconte, et plus elle s'aggrave, plus la Terre tombe malade, plus la biodiversité décline. C'est donc *notre milieu* – et non l'environnement ou le climat – qu'il faut soigner en premier lieu.

La mer Méditerranée est belle vue du dessus, mais c'est avant tout une poubelle et un cimetière. Je ne prendrai pas la peine d'exposer la crise écologique avec ses chiffres, ses courbes exponentielles et ses ravages. Je suppose cela admis. Ce livre se contente d'expliquer son titre et d'ouvrir l'écologie vers une politique des milieux. Pourtant, il ne faudrait surtout pas faire du *milieu* une voie certaine pour sortir de la crise (nommée Anthropocène). Le milieu n'est pas un guide, mais une méthode, c'est-à-dire un chemin qui n'est pas tracé d'avance. En scrutant, depuis notre thèse, l'histoire de ce mot de 1650 à aujourd'hui, nous avons appris au moins une chose : *le terme « milieu » s'oppose à lui-même* – et tout philosophe attentif à ce concept le sait bien²³. C'est contre le milieu de Hippolyte Taine, et plus généralement contre son acceptation déterministe, que le milieu philosophique contemporain s'est constitué. Le sens du concept de milieu n'est pas fixé, pas plus que celui d'environnement, avec lequel il dialogue ou polémique. Le mot « milieu », lorsqu'il est employé au singulier, peut évidemment charrier avec lui un sens contraire à sa philosophie (contemporaine), un sens unitaire, totalisant et clos : son sens environnemental. Il y a toujours le risque d'oublier l'essentielle relativité des milieux d'une part, *relativité qui interdit toute approche globale et désincarnée*, et leur essentielle pluralité d'autre part, *pluralité qui postule qu'on*

L'écologie contre l'environnement

ne peut pas fermer un milieu sur lui-même, qu'il est toujours happé par son irréductible ouverture.

On peut tenter de restituer la *diversité* de la pensée écologique, ou d'en comprendre l'*unité*²⁴. Sans exclure cela, notre propos est d'en montrer la *division*. L'écologie a bien deux âmes, elle est divisée, scindée entre une *écologie de l'environnement* et une *écologie du milieu*. Synthétisons l'opposition entre nos deux faux amis :

- l'environnement, comme son nom l'indique, environne. Il est donc extérieur. Le milieu, comme son nom l'indique également, se situe au mi-lieu. Il est donc à la fois intérieur et extérieur. Ainsi, une *termitière* n'est pas, à proprement parler, l'environnement des termites, ni donc non plus leur milieu extérieur, car elle signifie tout aussi bien leur *milieu intérieur* ;
- l'environnement est absolu, le milieu est relatif à l'être vivant dont il est le complémentaire. Autrement dit, tandis que pour changer d'environnement, il suffit de le modifier, pour changer de milieu, il faut également se modifier soi-même – ou changer ses normes, sa *normativité*, aurait dit Georges Canguilhem ;
- l'environnement réfère implicitement à la nature, ou du moins aux « sciences de la nature », tandis que le milieu, du fait de son histoire, est indissolublement *physico-bio-socio-géo-technique*.

Ces deux concepts étant opposés, les deux écologies qui en découlent le sont tout autant :

- l'*écologie de l'environnement* s'occupe de quantifier les effets négatifs sur l'environnement et tente de modifier nos techniques pour les rendre plus éocompatibles. L'*écologie du milieu* s'occupe d'améliorer la qualité du milieu de vie et tente de modifier non pas tant nos techniques que notre *relation* aux techniques, autrement dit notre mode de production et de consommation ;
- l'*écologie de l'environnement* est la même partout, elle est par définition reproductible, car l'environnement comme la *green tech* n'ont pas de lieu. L'*écologie du milieu* est propre à chaque territoire, elle est relative aux acteurs, aux *commoners* ;
- l'*écologie de l'environnement* modélise flux et stock dans le but d'une optimisation technique et semble progresser vers une

Introduction

automatisation généralisée – que la bêtise ambiante appelle « technologies intelligentes et autonomes ». L'*écologie du milieu* travaille à l'*autonomie* du sujet plutôt qu'à l'automatisme des objets, et convoque ainsi la *capabilité* des acteurs ou leur *déprolétarianisation*.

Nous pourrions prolonger ces oppositions : l'environnement a tendance à redevenir disciplinaire, quand le milieu ne l'est pas. C'est pourquoi, d'ailleurs, il est possible de penser ou de faire de l'écologie sans s'inscrire dans les *sciences environnementales*. Symétriquement – et c'est là un progrès notable –, plus personne n'est assez insensé pour prétendre créer, comme Alphonse Bertillon hier, une mésologie comprise comme science des conditions du milieu. Une science, non ; mais des savoirs, des histoires, des philosophies et des politiques, oui.

Réflexivité

Peut-on parler du milieu sans parler de son milieu ? Du mien ? Question impossible et pourtant nécessaire. Je dirai prosaïquement que si vous lisez ce livre, c'est que vous appartenez déjà à un certain *milieu culturel* qui n'est pas étranger au mien. Je pourrais alors préciser mon *milieu professionnel* : sans surprise, je suis enseignant. Mon contexte principal d'enseignement et de recherche, dans les universités de technologie en France, explique une partie des centres d'intérêt de ce livre. Mon combat contre l'environnementalisme est de ce point de vue un rempart à mon amertume, celle que j'éprouve au regard du scientisme grandissant des institutions qui me salarient et de la réalité inavouable des diplômes et du marché de l'environnement.

Décrire mon milieu serait décrire ma vie, ou plutôt ses conditions d'existence, décrire les personnes et les choses qui m'ont côtoyé, les lieux que j'ai habités et qui m'ont habité, décrire toutes mes rencontres avec des êtres, des atmosphères, des moments hétérogènes ; ce serait décrire tout cela, car *chacun de nous est une part de tout ce*

qu'il a rencontré. Si je devais indiquer mon milieu géographique, je dirais qu'il se situe quelque part entre deux villages français irréconciliables auxquels je suis également mais différemment *attaché*, entre la Goutte-d'Or à Paris et Ventavon dans les Hautes-Alpes. Cette précision personnelle souligne la restriction propre à ce livre, qui n'échappe pas au tropisme autocentré du « village français ». Elle souligne aussi mon écartèlement, car mes deux milieux s'ignorent mutuellement ; dans l'état actuel de mon pays, ils se méprisent politiquement. Toutefois, mon milieu importe peu, car, dans le cadre de ce livre, seul *notre milieu technique* compte vraiment. Son principal défaut : *il s'uniformise massivement* – c'est pourquoi le « notre » est ici de rigueur. Comment bifurquer et le rediriger collectivement, ici et là, à l'échelle qui est la nôtre ? Voilà une question que chaque écologiste se pose.

Au risque de décevoir le lecteur, ce livre n'est pas tant un livre d'écologie politique qu'un livre *sur* l'écologie (politique) du milieu. Il expose une thèse théorique abstraite, avec les limites que cela implique. Pour le dire métaphoriquement, aucune théorie ne vous apprendra jamais à nager ; même avec le meilleur et le plus minutieux des professeurs, rien n'y fera, *vous n'apprendrez jamais à nager sans vous jeter à l'eau*. Ce livre n'apprend donc pas à nager, il prétend modestement – car limité à sa langue et à son milieu – aider à théoriser ce que *nager écologiquement* veut dire. Il n'y pas d'écologie possible sans immersion dans un milieu, toujours singulier, toujours situé. Pour cette nage, la bonne métaphore – celle de l'*écotone* – consiste à aborder l'écologie comme vous faites la planche sur l'eau, et de vous maintenir dans cet entre-deux : ni l'en dessous de la mer et de ses monstres ni l'au-dessus du ciel et de ses anges, ni l'abîme qui vous aspire ni la grâce qui vous dédaigne, mais ce fameux *fil* sur lequel, dit-on, la vie tient... Le fil est coupé aussitôt qu'on n'est plus entre deux milieux, mais un seul – le nôtre, notre bulle de von Uexküll –, et qu'on oublie le tissu qui nous lie aux autres milieux de vie. Le risque est donc double : confondre son milieu avec l'environnement d'une part, s'enfermer dans son milieu d'autre part. Certes, on ne peut pas sortir de son milieu, pas plus qu'on ne

Introduction

doit parler à la place d'un autre. Mais cela ne nous empêche pas d'ouvrir notre milieu à d'autres formes de vie que la nôtre, car un même environnement peut être traversé d'une pluralité de milieux.

Cet ouvrage, qui n'a pas d'autre *terrain* que celui des livres, prétend simplement éclairer le dialogue de la philosophie des milieux et de la pensée écologique. Il va de soi que l'écologie des milieux ne se limite pas au mot « milieu » et à l'espace francophone. Pour preuve, si je devais nommer le plus beau livre d'écologie des milieux récemment lu, sans que le mot « milieu » y apparaisse, ce serait *Pollution Is Colonialism* (2021) de Max Liboiron, où le terrain se fait méthode²⁵. C'est un véritable manifeste, ce livre tout entier parle de l'incommensurabilité des milieux. Plus encore, ce livre tout entier *est* un milieu, un territoire, celui de Terre-Neuve. C'est un si beau livre que je n'en dirai rien : vous devez le lire avant le mien ! J'ai encore beaucoup à apprendre de sa méthode, notamment ce qui n'est pas respecté ici : ne pas citer des textes comme on exploite une ressource ! Je n'oublierai pas, en revanche, la nécessité de remercier Max Liboiron.

Lire ce livre par le milieu

Le milieu de ce livre, ce sont d'autres livres, et l'auteur n'en est que l'entremetteur. Le vertige du commencement, si bien exprimé par Michel Foucault²⁶, signale qu'on ne commence jamais à penser : c'est toujours le discours qui prend la parole et le sujet qui se loge dans ses interstices, au milieu des mots, là où ils s'effacent et se lient. Le mot de « milieu » est instable, il tremble. Il est partout sans être ubiquitaire. Il est polymorphe tout en étant précis. Sa précision, il la doit à sa méthode propre, car c'est un concept au carré, si bien qu'il est possible d'affirmer que notre tâche est de *penser les milieux par le milieu*. Cette tâche est subtile dans ses déploiements, et nous n'en ferons pas le tour, loin de là !

On peut lire ce livre linéairement, car la succession des parties est plutôt chronologique, mais on peut aussi le lire par le milieu,

L'écologie contre l'environnement

en commençant par les parties centrales. Elles sont relativement indépendantes les unes des autres, quoiqu'elles se fassent évidemment écho. La trame de ce livre est la pensée écologique, qui est à la fois une pensée du *tremblement*, incertaine de sa puissance, qui doute et qui craint, et une pensée de l'*avènement*, celle qui ne choisit pas entre défaire et faire, celle qui donne de l'espoir, celui de l'insurrection des milieux de vie.

Le premier chapitre est un retour aux origines, à la politique démocratique du *meson* comme préalable à toute pensée écologique. Nous y verrons que le milieu s'oppose à la démesure autant qu'à la modération centriste. La voie du milieu est une sobriété radicale. Nous étudierons le dialogue du *meson* et de l'*oïkos*, et nous rencontrerons l'écoféminisme.

Le deuxième chapitre plonge plus indirectement dans la pensée écologique, qui est plurielle, comme les mots qui la guident : le milieu et l'environnement. Nous remonterons à la mésopolitique du XVIII^e siècle et nous retracerons l'histoire croisée de nos deux faux amis.

Le troisième chapitre aborde la pensée écologique et son négatif, le Technocène qui encapsule la Terre. Le mariage de l'*hubris* et de l'environnement porte ainsi, dans ce livre, le nom de *Technocène*. Nous évoquerons ces différents récits pour nous concentrer sur la bascule de la Grande Accélération et de la guerre froide, celle du Technocène au carré. Symétriquement, l'écologie politique sera présentée comme une pensée critique du Technocène qui conduit à une résistance collective et effective à celui-ci, au nom d'un *milieu de vie* menacé par une appropriation environnementale, un milieu que des habitants cherchent à valoriser. Il nous faudra explicitement condamner l'idéologie de la scalabilité, soit cette idée que le changement d'échelle n'est pas un changement de nature.

Le quatrième chapitre pose frontalement le conflit des deux écologies qui traversent l'histoire du mouvement depuis soixante ans. Il tente de réconcilier les deux traditions séparées d'écologie de la nature et d'écologie de la technique, mais maintient l'opposition entre écologie de l'environnement, ou environnementalisme, et écologie du milieu, ou écologisme.

Introduction

Le cinquième et dernier chapitre nous oriente vers ce que pourrait être une écologie du milieu technique. Il plaide en faveur d'une technologie orientée milieux – ou milieu-tech – nourrie de technodiversité ; une technologie qui résonnerait avec notre *meson* et qui résisterait à la démesure individuelle et collective.

Le milieu contre l'*hubris*

« Milieu » traduit *medium*, qui traduit *meson* (μέσον). L'histoire du mot « milieu » commence avec l'alphabet grec, dont découle l'alphabet latin avec lequel j'écris ces lignes. La Mésopotamie, cette région qui a pu être proclamée berceau de l'Histoire, à savoir de l'écriture et de l'État, n'est pas grecque ; mais le mot l'est et signifie « le pays *au milieu des fleuves* » – en l'occurrence le Tigre et l'Euphrate. Notons que le *meson* n'est pas seulement une situation (au milieu), c'est aussi une fonction : un inter-médiaire. Ce sens général d'inter-médiaire permet une continuité entre le *meson* grec, le *medium* latin et le *milieu* français. Il nous conduit du « milieu » au sens d'« entre-deux », à savoir « ce qui occupe une position intermédiaire entre deux états » (1613), vers le « milieu » au sens latin du terme, à savoir « tout ce qui sert à établir une communication » (1764)¹.

Pourtant, ni le sens du *meson* ni celui du *milieu* ne se résument à un mot, fût-il celui d'« intermédiaire ». D'emblée, le milieu se dit en plusieurs sens – comme y insistera Aristote. Si le milieu se dit en plusieurs sens, c'est essentiellement car il ne peut échapper au débat, à la remise en question, parce qu'il n'a d'autre origine que le *meson démocratique*. Ce débat, aussi conflictuel soit-il, vise à éviter la guerre, car l'espace démocratique, au milieu, est celui d'une résistance à l'*hubris*, à la démesure.

Si la philosophie grecque est évidemment dénuée de toute philosophie écologique, elle n'en demeure pas moins à la source de notre

L'écologie contre l'environnement

pensée, à nous qui devons penser écologiquement. Cette première partie suggère que les fondements de la sagesse écologique sont à rechercher du côté de la philosophie du *meson*, qui résonne avec la démocratie des communs. Elle nous plonge dans nos racines grecques pour y chercher une philosophie ou une sagesse, celle du milieu. Elle identifie : un ennemi commun, la démesure, ou l'*hubris* ; un objectif démocratique commun, la nécessité de faire milieu ; une difficulté commune, le statut de la technique, qui coupe celle-ci entre ce qu'elle produit et ce qu'elle pratique. Et parce qu'il n'est pas de détour historique qui n'éclaire notre présent, nous concluons par une critique de l'extrême centre : *le milieu contre l'hubris est aussi bien le milieu contre le centre, car la première des démesures est d'accaparer la position du centre*. Cette idée à des répercussions contemporaines. Pour ne prendre qu'un exemple, ce que Val Plumwood, depuis l'Australie, a analysé comme la crise écologique de la raison n'est autre qu'une *crise du centrisme hégémonique* – anthropocentrisme, androcentrisme, ethnocentrisme, technocentrisme, etc.².

POLITIQUE AU MILIEU

L'espace commun, au milieu (meson)

Quiconque recherche les traces et le sens du « μέσον » tombera probablement sur deux citations rapportées par le premier historien occidental, Hérodote (v^e siècle av. J.-C.) :

« [Demonax] mit à part pour le roi Battos des domaines et des sacerdoces, mais toutes les autres choses que les rois possédaient auparavant, il les plaça au milieu pour le peuple³ » ; « [Maiandros a dit :] Polycrate a accompli sa part de destin, et moi, je pose au *milieu* le pouvoir et proclame votre isonomie⁴ ».